

livres

Entretien avec Salman Rushdie

>>> ces techniques à leurs enfants sont très pauvres, leurs dons n'intéressent plus grand-monde. C'est un peu la fin d'un monde. Lorsque la première image de ce roman m'est apparue, celle du meurtre à Los Angeles, j'ai su que le meurtrier viendrait de l'un de ces villages. Le voyage allait être difficile mais intéressant.

Votre œuvre aborde souvent les formes populaires de la culture, l'entertainment, que ce soit Hollywood ou ces clowns.

Il y a une réplique des *Enfants du paradis* que je cite dans *Les Versets sataniques*, Barrault dit : "Les acteurs ne sont pas des gens." C'est l'idée que, derrière le masque, il y a encore un masque, et encore un masque, jusqu'au crâne. J'ai toujours été attiré par cette idée. Dès qu'on allume la télé, on a l'impression qu'il n'y a que des acteurs, que Bush est un acteur, que Blair est un acteur. Les acteurs offrent donc probablement de bons moyens d'enquêter sur le monde.

Les figures du comique et du terroriste semblent très liées ces derniers temps : il y a deux ans en France, nous avons Allah Superstar, le roman de YB, et cette année, au Festival d'Edimbourg, des spectacles de stand-up comedy mettaient en scène des kamikazes. Comment expliquez-vous cela ?

Ce roman est d'une certaine façon une tragédie que j'ai voulu déguiser en comédie. Parfois le déguisement glisse, le tragique apparaît si fort qu'on ne peut plus écrire comique, mais dans l'ensemble les éléments tragiques sont traités de manière comique. Ce que j'aime dans le personnage du Mollah d'acier, c'est qu'il est comique. Il est horrible mais il est drôle. Pareil pour le Général : plus il est horrible, plus il est drôle. On se plaît à aimer ses horreurs, comme avec les personnages des romans de Joseph Heller. La comédie permet d'affronter ces sujets difficiles et parfois même de les comprendre de l'intérieur. Je me souviens qu'une semaine après les attentats, j'étais invité à un dîner prévu de longue date avec de nombreux comiques américains. C'est là que j'ai entendu, de la bouche de Gary Shandling, la première bonne blague sur le 11 Septembre : "C'est terrible ce qui s'est passé, chacun d'entre nous connaît quelqu'un qui est mort, ou quelqu'un qui connaît quelqu'un qui est mort. Moi par exemple, j'étais très lié à quelques-uns des terroristes..." Une semaine après, c'était très courageux de sa part.

"La façon qu'a Blair de toujours chercher à répondre par la religion aux questions est une chose très préoccupante. Nous les athées vivons des temps difficiles."

A propos du 11 Septembre, quel fut l'impact de cet événement sur ce livre ?

Dans *La Terre sous ses pieds*, il y a cette idée de science-fiction de mondes en collision, de dimensions différentes du monde qui se battent pour des morceaux d'espace et de temps. Après le 11 Septembre, je me suis dit que ces attentats offraient une bonne illustration de cette collision. Deux descriptions incompatibles du monde étaient entrées en collision. J'ai ressenti l'urgence encore plus grande de continuer ce que j'avais commencé : tenter de trouver des histoires qui montrent comment le monde ou des parties du monde entrent en collision. Pourquoi, par exemple, une histoire de meurtre en Californie n'est pas qu'une histoire de meurtre en Californie. J'ai commencé à réfléchir à la manière d'adapter la forme roma-

nesque à cette situation nouvelle, à ces nouvelles histoires mondiales dont nous avons besoin. C'est difficile parce qu'à force de vouloir écrire sur l'ensemble de la planète on risque de finir par écrire sur rien du tout. Et puis la forme du roman est très provinciale. Le roman réclame une histoire de femme adultérine dans une ville de province au beau milieu de la France. Le roman réclame l'histoire de quatre ou cinq jeunes filles d'un village anglais à la recherche d'un mari... Lorsqu'on décide que le roman ne doit plus être local mais global, il résiste. Mais d'une certaine façon, non pas du fait d'un talent particulier, mais en raison de ma vie, de mon expérience, je me dis que je ne suis pas trop mal placé pour relever le défi.

Le 11 Septembre a-t-il également renforcé votre intérêt littéraire pour l'idée d'un paradis perdu ?

Je suis un grand admirateur du comic strip *Doonesbury*, assurément l'une des meilleures satires politiques de ces dernières années. Un an après le 11 Septembre, un strip très émouvant figurait un personnage disant à un autre : "Tu sais, le 10 septembre me manque beaucoup." Les Américains partagent désormais cette idée d'un monde et d'une innocence perdus. L'une des raisons pour lesquelles la Californie est si présente dans le livre, c'est qu'il s'agit d'une sorte de paradis américain. Je voulais juxtaposer ces deux paradis, différemment abîmés. La Californie abîmée par le consumérisme et une certaine forme de superficialité. Et le Cachemire ravagé par la violence. J'ai voulu mettre deux paradis dans ce livre. Tous les deux perdus.

Quelques mois après le 11 Septembre, vous étiez apparu en couverture de *Télérama* enveloppé dans un drapeau américain. Était-ce du patriotisme ?

C'était l'époque où les journaux français titraient : nous sommes tous américains. C'était juste un signe de solidarité envers un pays monstrueusement attaqué. Mais je ne suis pas bushiste et ne l'ai jamais été. L'Amérique est aujourd'hui profondément divisée, les gens sont très en colère contre ceux de l'autre camp. A Washington, le pouvoir de l'establishment conservateur est considérable, pas seulement le pouvoir politique mais le pouvoir qui s'exerce sur les discours, sur la manière dont on parle, sur les mots employés. C'est devenu très inquiétant. En tant que président du PEN Club américain, je vois de plus en plus d'affaires intérieures. D'habitude, on s'occupait d'écrivains menacés à l'étranger, aujourd'hui nous intervenons régulièrement sur des questions de liberté d'expression et de droits civiques aux Etats-Unis. C'est devenu un grand combat.

Avez-vous été surpris par la nature religieuse de la réponse au 11 Septembre ?

Dans les années 60, nous pensions que nous avions vaincu la religion. Nous avions tort. Pendant que nous étions occupés à faire des choses beaucoup plus intéressantes, les mecs pas cool ont pris le pouvoir, partout. La chose qui unit le plus Bush et Blair, c'est qu'ils sont tous les deux religieux. La façon qu'a Blair de toujours chercher à répondre par la religion aux questions est une chose très préoccupante. Nous, les athées, vivons des temps difficiles. ||

Shalimar le clown (Plon), traduction de l'anglais par Claro, 444 pages, 22 €.